

sociation des travailleurs, annoncent pour le dimanche, 17 mars; un banquet pour célébrer l'anniversaire de la Commune de Paris.

Les membres des diverses sections qui désirent assister à ce banquet, sont priés de s'adresser au compagnon Laurent Verrycken, 127, rue Haute, à Bruxelles. Le prix de la souscription est de 1 fr. 50 c. Tel est l'avis donné aux frères et amis.

Sans crainte d'être téméraire, on peut affirmer que, ce jour-là, le train de Lille à Bruxelles amènera ou aura amené à ce banquet de communards un certain nombre de ces manifestants qui, lors du retour d'Anvers, de la députation lilloise, montrèrent si bien ce dont ils étaient capables.

Ah! si l'hospitalière Belgique voulait les garder!

CH. NUREL.

Les intrigues diplomatiques.

Les informations qui nous arrivent de Rome et de Florence nous mettent à même de nous rendre compte du complet que la diplomatie trame en Europe. Le siège des délibérations et des opérations est comme toujours l'Italie.

Le prince de Bismarck, veut, dit-on, en finir avec les incertitudes de la France. Ces incertitudes, outre qu'elles compromettent le rattachement intégral de l'indemnité de guerre, jettent incessamment l'alarme à la cour de Berlin en prévoyant que l'impuissance du gouvernement de M. Thiers, peut, dès demain, le laisser tomber au pouvoir des partisans de la Commune.

D'un autre côté, le grand chancelier voit surgir d'autres obstacles et plus terribles peut-être du côté de l'Espagne qui se trouve dans le péril quasi imminent de devoir céder aux révolutionnaires de la péninsule. Ceux-ci ne tarderont pas à prêter main forte à leurs amis de France et d'Italie; et dès lors, l'Europe entière serait atteinte, car M. de Bismarck sait mieux que tout autre que l'Angleterre, la Russie et l'Allemagne elle-même fournissent d'éléments du désordre.

Pour dissiper ces nuages qui grossissent à l'horizon, M. de Bismarck favoriserait de toutes ses forces le retour de Napoléon III, le seul de tous les prétendants, qui puisse ne pas lui inspirer des craintes sérieuses.

Napoléon III, selon lui, pourrait bien ramener en France cet ordre extérieur et apparent qui lui avait donné autrefois, et qui assurerait à la Prusse le paiement intégral de son inextinguible dette. De plus, ce même Napoléon, instruit par l'équipée de Sedan, chasserait pour toujours la moindre idée de contrarier l'unité germanique.

L'avènement au pouvoir ou de Henri V ou d'un prince d'Orléans lui paraît également défavorable; — Henri V inaugurerait une politique catholique et avec le temps ramènerait la France au poste d'honneur auquel l'avaient si longtemps maintenue ses rois légitimes; — Les d'Orléans, eux, ne tarderaient pas à prêter leur concours aux Montpensiers, et l'alliance qui s'en suivrait entre l'Espagne et la France, donnerait bientôt à celle-ci une prépondérance qui lui permettrait de faire ombrage au nouvel impôt.

De là, que ne doit-on pas conclure du voyage du prince Frédéric-Charles et de celui du prince Napoléon en Italie? Il est clair que le premier ministre de l'empereur Guillaume ne peut intervenir directement dans les affaires de France, car il suffirait qu'une proposition vint de lui, pour qu'elle fût repoussée avec indignation par tout homme vraiment français.

Il doit donc recourir à un intermédiaire pour mener à bonne fin son intrigue,

et l'intermédiaire le plus sûr comme le plus naturel pour remplir un tel rôle, c'est la maison de Savoie liée par parenté aux Bonapartes et intéressée à éloigner du trône d'Espagne les Montpensiers pour y maintenir son fils Don Amédée.

Les autres grandes puissances vraisemblablement ne feraient point d'obstacle; et le retour de Napoléon en France leur serait fort indifférent. Du reste l'Europe est réduite à une telle extrémité, que ses hommes d'état et ses gouvernants semblent avoir perdu tout sens; ils n'entendent plus, ils ne voient plus; déjà ils ont perdu le souvenir tout palpitant encore des horreurs sans nom, dont la pauvre France nous a donné l'exemple l'an dernier, et qui furent la conséquence immédiate des principes qu'ils laissent propager partout.

Il n'y a pas de doute que le retour de Napoléon serait la condition la plus triste que l'on pût imaginer pour l'Europe. Son règne, s'il revient, sera de courte durée, ce ne sera qu'un passage; — mais les pétroleurs s'organiseront mieux, ils étendront bien loin leur cercle d'affiliés et d'adhérents et ils se prépareront de telle sorte que les événements ne viennent plus les surprendre à demi-formés comme à Paris où l'avènement subit et inattendu de la Commune fut la seule cause du peu de durée de son infernale puissance.

Non, certes, ce ne sera pas avec le retour de Napoléon que se sauvera l'Europe des périls qui la menacent. Un remède pourtant existe, mais les gouvernements s'obstinent à ne pas le rechercher et encore moins à le reconnaître. Un retour sincère au Christianisme, avec pleine reconnaissance de la maternelle prédominance de l'Eglise; voilà le salut.

Mais l'Eglise est combattue par toutes les puissances de la terre; elles la traitent à l'égal de la révolution!... Humainement donc il n'y a plus d'espoir et nos tristes gouvernements ne se réveilleront sans doute que lorsqu'ils seront plongés dans les horreurs que prépare l'Internationale qu'ils n'osent réprimer. — Alors seulement ils comprendront. — Puissent-ils alors au moins revenir vers celle qui les accueillera encore et qui leur pardonnera, vers celle qui leur ramènera le salut: la Papauté.

(Univers.)

Informations-Nouvelles

Un comité, présidé par M. le marquis d'Adiffret, s'occupe en ce moment d'une œuvre expiatoire du massacre des otages, accompli les 24 et 26 Mai 1871.

Le but de cette œuvre est non-seulement l'édification d'un monument religieux en mémoire des victimes, mais encore la fondation sur le même lieu d'établissements de bienfaisance, tels qu'une salle d'asile pour les jeunes enfants, une école pour les adultes et une maison de refuge pour les vieillards.

Le *Bien public* se dit en mesure de démentir le bruit suivant lequel M. Thiers irait passer à Paris le temps des vacances de l'Assemblée.

Le silence est d'or, dit le proverbe, Hélas! comme on s'aperçoit aujourd'hui que nous en sommes à la monnaie de papier!

C'est d'icidément Bergeret qui a la spécialité de créer lui-même des organes de l'Internationale à Londres.

On nous annonce, comme devant paraître prochainement, la *Haine*, journal quotidien.

Bergeret s'est adjoint pour collaborateurs les principaux réfugiés communaux.

Petit Journal, il faut apprendre la géographie.

Voici ce que vous dites dans votre numéro d'hier:

« Une nouvelle ambassade japonaise, qui se dirige sur Paris, est arrivée hier, à Marseille, à bord du steamer *Atlanta*, venant de New-York. »

On a beau être bon Japonais, jamais personne n'aura l'idée de prendre un si singulier chemin pour venir de New-York à Paris.

Champfort disait à son retour d'Allemagne:

« Je ne sache pas de chose à quoi j'eusse été moins propre qu'à être un Allemand. » (*Caractères*, page 266. Edit. Hetzel, 1856.)

Tous les Alsaciens et Lorrains pensent à-dessus comme Champfort.

Délicé aux amateurs de curiosités. Il y a quatorze lettres dans le nom de Henri de Bourbon. Or, Henri IV, naquit le 14 décembre 1533, gagna la bataille d'Ivry, le 14 mars 1590... et fut assassiné le 14 mai 1610.

La police de Berlin vient d'être renforcée de 300 hommes; la sécurité n'en est pas plus grande. Le 6, en plein midi, des bandits ont fait irruption dans une maison d'un des quartiers les plus fréquentés, ont bâillonné les habitants et ont enlevé 10,000 écus. Dans ces trois derniers semaines, deux étudiants ont disparu sans qu'on ait pu encore trouver leurs traces; ils auront été assassinés dans quelque lieu suspect. La prostitution tient plus que jamais le haut du pavé dans cette ville de M. de Bismarck appelée la capitale de la morale et de l'intelligence.

Nous lisons dans le *Journal officiel* d'aujourd'hui:

« Plusieurs journaux annoncent le résultat du conseil d'enquête sur la capitulation de Metz. »

« Cette nouvelle est prématurée: le conseil n'a formulé aucun avis; il a encore plusieurs personnes à entendre. »

Nous lisons dans *Paris-Journal*:

« La police a pris des mesures très sérieuses pour prévenir aujourd'hui toute tentative de tumulte. Quiconque sera tenté de célébrer d'une manière quelconque l'anniversaire du 18 mars, sera immédiatement arrêté. »

« Toutes les troupes sont consignées. »

On demandait à Louis Vuillot ce qu'il pensait d'un jeune journaliste brillant et bruyant.

Il n'est pas sans talent, répondit-il; mais il ne se rend pas assez compte de la différence qu'il y a entre une plume et un plumet.

Une colonie d'orphelins de la guerre et d'enfants abandonnés, d'Alsace et de Lorraine, est en voie de formation dans le Lorrain, où une ferme de 200 hectares a été acquise par les soins de l'œuvre spéciale qui s'occupe de patronner ces malheureux enfants.

Un petit journal communautaire à un sou, le *Peuple*, répandu à profusion dans les départements du Centre, vient d'être déferé à la justice par Mgr l'évêque de Nevers, à raison de diffamation.

Un témoin

Dans son admirable livre des *Odours de Paris*, M. Vuillot fait intervenir ce qu'il appelle les témoins. C'est à l'aide de leurs dépositions inconscientes qu'il juge et qu'il condamne notre triste société. Moi aussi j'ai trouvé un témoin. Il n'est pas merveilleux; je vous le donne pour ce qu'il vaut: ce n'est ni plus ni moins que le citoyen Pierre Véron, l'un des plumeux du *Sicile* et de plusieurs journaux à images. Voici ce qu'écrivait dernièrement le témoin Véron:

« Je parlais l'autre jour des débauches de faux patriotisme auxquelles on se livre en ce moment dans les cafés-concerts... Ce

n'est qu'une moitié du répertoire. L'autre moitié se compose de grivoiseries et de gravelures dont un carabinier d'autrefois aurait rougi, et qu'écoutent maintenant une foule de dames appartenant à je ne sais quel monde. »

On ne le lui fait pas dire: le témoin Véron est scandalisé. Je m'empresse d'ajouter, pour rendre hommage à la vérité, qu'autrefois, il faisait entendre les mêmes gémissements, ayant toujours été un homme extraordinairement moral, surtout quand il lui fallait trouver un cliché sur les bonnes mœurs pour compléter son nombre de lignes.

Cependant, il ne faudrait pas faire fi de l'aveu du témoin Véron. Le témoin Véron est républicain; rendons-lui cette justice, il l'était avant le 4 septembre. L'opposition à toujours été en France, une dévotion de bonne dévotion, et le brave Pierre Véron ne donnait pas sa prose pour des coquilles.

Enfin, voici un républicain qui, dans un moment d'oubli, fait un aveu d'où il résulte qu'en pleine république, les mœurs sont aussi mauvaises que sous l'empire quelle monarchie. Eh quoi! après dix-huit années de réaction morale, nous n'avons pas un peu de réaction morale? nous sommes plus corrompus que les carabiniers d'autrefois? C'est un républicain qui l'atteste: le moyen d'en douter!

Ainsi l'austérité républicaine n'est qu'un vain mot. Encore une illusion qu'on nous enlève! et on nous enlève beaucoup. Si avec cela la prospérité républicaine, la sécurité républicaine, etc., etc., sont également de vains mots, je ne vois pas trop ce qui restera à l'avantage de la République.

Ce que j'en dis n'est pas pour décourager le témoin Véron et le dissuader de persister dans cette veine de franchise. Si on lui reproche que cette franchise est médiocrement profitable aux intérêts de son parti, il se consolera sans doute en songeant qu'elle profite à une cause qui domine tous les autres: celle de la vérité...

COVELLE.

ROUBAIX ET LE NORD DE LA FRANCE

Elections au Conseil général

	Insc.	Vot.	Bernard.	Werquin
Lille	2306	1517	622	870
St-André	331		56	184
Lambertart	431	273	132	138
Marquette			183	108
Wambrechies			557	140

En conséquence, M. Henri Bernard est élu membre du Conseil général du département du Nord.

Plusieurs arrestations ont été opérées cette semaine par la police de Tourcoing, pour vols et recel de matières premières, au préjudice de divers fabricants de Tourcoing et de Roubaix; il ne s'agit de rien moins que de soustractions s'élevant dans l'espace de cinq années, à plus de 30,000 fr.

Un incendie s'est déclaré, hier soir, dans la fabrique de MM. Léopold et Léon Florin, quai de Leers. Le feu, qui avait pris naissance dans la place de la machine, a été éteint en peu d'instants. Les pertes sont évaluées à 2,500 fr. environ.

Nous recevons la lettre suivante:

« Roubaix, le 18 mars 1872.

Monsieur le Rédacteur,

Qu'il me soit permis de me servir de votre estimable journal, pour prier M. le Commandant des Pompiers de vouloir bien donner des ordres, afin qu'à l'avenir, lorsque les pompiers reviendront d'un incendie, pendant la nuit, ces messieurs ne troublent plus le repos public en faisant résonner leur brillante fanfare, comme ils l'ont fait la nuit dernière.

« Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, mes salutations empressées.

« Un abonné de la Grande-Rue. »

Epiciers, boulangers, charcutiers et bouchers, commerçants quelconques, qui vous servez de poids et mesures, n'employez pas, ne laissez pas traîner dans vos habitations, les poids mis au rebut; anéantissez-les comme vieille ferraille, faites-en ce que vous voudrez, mais ne les conservez pas chez vous. En effet, si la personne chargée de faire la vérification vient à passer et découvre un de ses poids qui n'ont pas été soumis au poinçonnage, et auxquels il manque parfois quelques grammes, elle vous prend en contravention, dresse procès-verbal et vous voilà obligés de venir répondre devant la justice de cette infraction à la loi.

C'est ainsi qu'un marchand épicer d'Ochtezele, dit l'*Indicateur*, s'est entendu condamné à 16 francs d'amende.

On lit dans l'*Observateur d'Avesnes*: « L'industrie de la filature de la laine peignée déjà si importante dans notre pays, tend chaque jour à y prendre des développements plus considérables. »

« La ville d'Avesnes, dont l'esprit des habitants était jusqu'ici considéré comme opposé aux entreprises industrielles, vient à son tour d'entrer dans le mouvement. La construction de la filature d'Avesnoise a donné le signal, et à peine ses métiers sont-ils en marche qu'un autre établissement similaire va s'élever près de la gare, à deux pas du Pont-Rouge. Disons, en outre, qu'il est très sérieusement question de deux ou trois autres filatures à construire dans les mêmes parages. »

« Nous annonçons dans notre dernier numéro la construction d'une nouvelle filature de laine de dix mille broches que MM. Chenest ajoutent à leurs établissements de Guise. Nous apprenons aujourd'hui que la société Stockef et C^e, de Marle, dont les débuts remontent seulement au mois de novembre de l'année dernière, vient de décider de doubler la force de son établissement, qui sera de douze mille broches. On parle aussi de la fondation d'une nouvelle filature dans la même ville. »

« La Capelle n'avait jusqu'ici qu'une seule filature dirigée par M. Huille, qui double en ce moment la force de l'usine et la porte à seize mille broches; on y comptera, à la fin de l'année, un nouvel établissement fondé au capital de cinq cent mille francs, sous la raison sociale A. Legret et C^e. »

L'Autorité, de Dunkerque, annonce que l'on commence à démolir la première enceinte des fortifications de cette ville; déjà les fortes murailles de la porte du Risban sont ébréchées. Pour hâter la démolition de ces murs épais, on est obligé d'employer la mine. Malgré les soins que les ouvriers apportent à ce travail dangereux, hier, une pierre est allée frapper un jeune garçon qui jouait près le grill de carénage; il a été transporté à l'hôpital dans un état déplorable.

Dans la nuit du 10 mars, le brigadier de gendarmerie Darsonville, accompagné des gendarmes Philippe et Martens, se trouvant en embuscade au hameau de Dorignies, entendirent le galop de quatre chevaux; ils prêtèrent attention et reconnurent que les animaux étaient montés par des contrebandiers et chargés de tabac.

Au moment du passage, le brigadier

tous les propriétaires de France. Grâce au ciel, voilà douze ans que je suis retiré du commerce; ma signature ne court plus nul part, et, sauf que je n'ai pas le sou; que mes fermiers s'empressent de devenir insolvables, que toutes nos denrées sont à vil prix et que je ne suis plus baron (M. de Larvelles n'est plus duc), je ne suis pas trop ruiné. Seulement, je prie mons Edgard de réfléchir à la fragilité des biens de ce monde et de s'appuyer sur ses doigts le total approximatif de ce qu'il a follement dépensé depuis son entrée dans le monde.

Avec cet argent, on aurait maintenant bien des ressources pour les jours mauvais, au lieu de se trouver à sec en face des éventualités les plus effrayantes... sans compter son duel, son horrible balafre, l'inquiétude et le chagrin qu'il nous a donné... à vous surtout, ma chère fille.

Mais, encore une fois, je détourne ma pensée de ces tristes images pour arriver à des sujets plus graves encore. La situation de M. Durousseau, mon beau-frère, m'inspire d'horribles craintes. Je sais que, pour s'étourdir, après le départ de son genre et la réclusion volontaire de sa fille, Durousseau s'était lancé dans les entreprises les plus hardies qui avaient besoin, pour réussir, de dix années de tranquillité; je sais qu'il y avait engagé des capitaux immenses, dont une partie lui était fournie par la maison Bruckner, Ménaud et Compagnie, de Bruxelles, et que le mai-

son Rammer, de Vienne, avec laquelle il faisait des affaires énormes, vient de suspendre ses paiements, par suite des événements politiques. Jugez, ma chère Laure, combien tout cela m'inquiète! J'ai écrit à Durousseau pour avoir des détails plus précis; il ne m'a pas répondu, et j'ignore même où il est en ce moment. Ce qu'il y a d'affreux dans les circonstances présentes, c'est que si un parent, un ami, se trouvait au bord de l'abîme, et qu'il fallût, pour le sauver, une avance de quelques misérables centaines de mille francs, son meilleur ami, son parent le plus proche, ne pourrait pas les lui prêter!

Ce n'est pas tout encore: je suis très inquiet pour Sylvie. Vous savez combien j'aime ma nièce, et vous aussi vous lui rendez justice, maintenant que vous ne la craignez plus. Sylvie est seule au château de Prassy, sans protecteur, sans défense, dans un pays où son mari était trop pauvre pour se faire aimer, et son père trop riche pour n'être pas envié. J'ai peur pour cette belle enfant, ainsi abandonnée dans un temps où toutes les passions se déchaînent. M. de Prassy continue ses prouesses en Afrique; il vient d'être mis, pour la neuvième fois, à l'ordre du jour de l'armée et de recevoir la rosette d'officier de la Légion d'Honneur. N'importe! sa place, en des moments comme ceux-ci, est auprès de sa femme, et j'ai assez bonne opinion de lui pour être sûr qu'il est de mon avis; mais une mauvaise honte, une fierté

intempestive, aujourd'hui qu'il n'y a plus ni noble, ni riche, le retiennent encore... et puis peut-être ne se rend-on pas bien compte là-bas de ce qui se passe en France. Il faudrait un ami sûr, dévoué, qui allât le chercher, lui peignit la situation sous ses vraies couleurs, et le ramènerait vers sa femme... Ce ne serait pas impossible; car, au fond, ils s'aiment, et la conduite de Sylvie le prouve aux plus incrédules... Si je n'étais pas si vieux, si perclus de rhumatismes, si invinciblement retenu à Brégy par cette horrible crise, je partirais... j'irais trouver Georg... Ousi Durousseau n'était pas absorbé, égaré par ses terribles affaires... Mais non, il ne y aurait rien en ce moment pour cette mission conciliatrice; il aurait trop l'air d'abdicquer son orgueil en perdant ses millions. Ah! il y aurait bien quelqu'un pour qui cette entreprise serait un moyen d'expiation ses torts, de les réparer peut-être. Devinez-vous, ma chère Laure, de qui je veux parler? Et si vous devinez, consentirez-vous? Je m'en rapporte à-dessus à la justesse de votre esprit, à l'élevation de votre cœur; quoi que vous décidiez, je vous approuve et je vous remercie...

Moi! c'est moi que désigne mon père!... dit Edgard avec émotion.

Oui, mon ami, vous-même, et à mon tour, je m'en rapporte à vous, reprit M^{me} Mévil.

« Au fait, répliqua Edgard en s'efforçant de paraître gai, n'ai-je pas main-

tenant, dans l'état où me voilà tout ce qu'il faut pour réconcilier un mari avec sa femme? »

Et quand cela serait, répondit Laure, avec une expression trop cordiale pour être offensante, qui sait si ce n'est pas la pénitence que le ciel vous réserve pour vous pardonner vos mieux péchés?... »

« Et vous Laure, ferez-vous comme le ciel, vous, gracieuse et bonne comme un de ses anges? dit Edgard en prenant la main de sa femme et en la lui baisant avec une galanterie mélancolique. »

« Moi, mon ami, je vous ai déjà pardonné... Mais si vous ramenez le calme dans ces deux cœurs d'élite que vous avez troublés, si vous contribuez à rendre l'union et le bonheur à ce ménage qui mérite d'être heureux... eh bien! poursuivit-elle avec un charmant sourire en posant sa main sur son cœur, il n'y a déjà plus de cicatrice... il n'y aura plus de cicatrice... »

« Mais vous laissez seule ici, dans cette ville enfervée, au milieu de tumultes et de désordres comme ceux de ce soir! »

« Non, Edgard, je ne resterai pas à Paris; nous partirons ensemble; vous me laisserez à Brégy; c'est presque votre chemin; vous direz, en passant, un tendre adieu à votre père; il vous donnera ses avis, et vous repartirez plus rassuré, nous sachant ensemble... »

« C'est cela! vous pensez à tout et

vous êtes la perfection même! s'écria le convalescent, qui eût volontiers commencé ses malles. Le grand air, le voyage, cette station à Brégy me feront grand bien. Paris, cet affreux Paris, me pèse, depuis quelques-temps, comme un manteau de plomb. Je me fais une joie de partir sans recevoir personne... sans me faire montrer aux regards moqueurs! Et puis, ajouta-t-il timidement, le soleil d'Afrique... le hâle que j'en rapporterai... mon séjour chez les Kabyles... tout cela rendra peut-être ma cicatrice plus admissible, plus présentable. »

Prenez garde! lui dit Laure en le menaçant de ses jolis doigts: voilà le vieil homme qui reparait avant que le nouveau ait fait ses preuves.

Tous deux vous appartenez, et pour toujours, reprit-il en pliant le genou devant elle avec une grâce de Lauzun converti.

IV.

UN VOLTIGEUR DE L'ANCIEN RÉGIME.

Le 25 mars 1848, un peu avant le coucher du soleil et par un temps lourd qui annonçait un orage, un voyageur, suivi de son domestique, descendit du bateau à vapeur près du pont Saint-Espit, à quelques centaines de pas du confluent de l'Ardeche et du Rhône. C'était Edgard Mévil. Il laissa son domestique à l'auberge pour être plus libre de ses mouvements et plus sûr d'échapper au sub-